

Accueil

---

# Al Atlal, chant pour ma mère



---

**d'après *Les Ruines*,  
poème d'Ibrahim Nagi  
chanté par Oum Kalsoum  
un projet de Norah Krief  
accompagnée par Frédéric Fresson**

---

**Du mercredi 6 au samedi 23 décembre 2017  
Petit théâtre, salle Jean-Bouise**

**Contact presse**

Djamila Badache  
d.badache@tnp-villeurbanne.com  
04 78 03 30 12 / 06 88 26 01 64

---

TNP – Villeurbanne, 8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex, tél. 04 78 03 30 00

# Al Atlal, chant pour ma mère

---

d'après *Les Ruines*, poème d'Ibrahim Nagi chanté par Oum Kalsoum  
un projet de Norah Krief accompagnée par Frédéric Fresson

Durée du spectacle : 1 h 00

Traduction et adaptation [Khaled Osman](#)

Avec  
[Frédéric Fresson](#), [Norah Krief](#),  
[Yousef Zayed](#) et [Lucien Zerrad](#)

---

Remerciement à  
[Wajdi Mouawad](#), [Christine Angot](#),  
[Marie Descourtieux](#), directrice des actions  
culturelles de l'Institut du Monde Arabe

---

**Production** Compagnie Les Sonnets ;  
La Comédie de Valence, Centre dramatique  
national Drôme-Ardèche ;  
La Comédie de Béthune  
**Avec le soutien de** La Colline, théâtre national  
et de l'Institut Français Royaume-Uni

---

**Création du spectacle** Festival Passages à Metz,  
Festival Ambivalence(s) à Valence, mai-juin 2017

---

## Autour du spectacle

Jeudi 7 décembre  
[Rencontre après le spectacle](#)

---

Jeudi 7 décembre 18 h 30  
**Cycle : théâtre et philosophie - Faire semblant - 2**  
Faire semblant ne serait-ce qu'hypocrisie ou mensonge ?  
Rendez-vous animé par Guillaume Carron.  
→ salle Georges-Wilson

# Notes d'intention

## *À l'amour, aux pays, aux regrets, aux ruines de la vie*

Quand Wajdi Mouawad m'a proposé de chanter un extrait d'Al Atlal, ce long poème d'Ibrahim Nagi interprété par Oum Kalsoum, c'était en janvier 2016 dans la pièce *Phèdre(s)* mise en scène par Krzysztof Warlikowski.

En écoutant cette chanson, j'ai eu une montée de nostalgie.

Je revoyais ma mère concasser au mortier son café, le moudre fin comme de la farine me disait-elle, le mettre dans sa *zazoua* sur le feu doux du *kanoun*, ajouter une goutte d'eau de fleur d'oranger, tout ça dans notre jardin de banlieue parisienne. Elle restait concentrée, surveillant avec vigilance le frémissement du café qui dégageait un arôme de noisette grillée. Et c'était long, ça bouillait lentement, elle retirait, et remettait la *zazoua* sur le feu tout en écoutant Oum Kalsoum sur le tourne-disque de la maison.

J'étais trop jeune pour comprendre ce que représentait ce moment qui s'étirait dans l'après-midi, et ce besoin essentiel qu'elle avait de passer quelques heures avec Oum Kalsoum. L'amour perdu, le regret, le pays, ces mélodies orientales, cela ne me parlait pas.

Cette langue, l'arabe, diffusée à plein volume dans le jardin, m'agressait, je ne la comprenais pas et la rejetais.

Je pense que j'avais honte au plus profond de moi, je cherchais plutôt comment m'intégrer à l'école, et surtout comment faire avec le regard des voisins, ça c'était fondamental.

Aujourd'hui j'ai besoin de chanter ce poème en entier, de retrouver la langue arabe et je décide d'en faire un temps de représentation, de concert, de théâtre musical.

*Je ne parviens pas à t'oublier  
toi qui m'avais séduite par tes discours si doux et raffinés...  
Mais où est donc passé cet éclat dans tes yeux...  
Mon désir de toi me brûle l'âme, et le temps de ton absence n'est que braises cuisantes...  
Rends-moi ma liberté et brise mes chaînes,  
je t'ai tout donné et il ne me reste plus rien...*

Le poème est écrit au présent, son adresse est directe, active et revendique la liberté avec exigence. En 1960, Oum Kalsoum chante devant le peuple égyptien et devant tout le Moyen-Orient en invitant les femmes à ôter leur voile. Ma mère était juive et n'en portait pas, mais vivait au quotidien avec une grande liberté.

Et c'est maintenant que la voix inouïe d'Oum Kalsoum et ses modulations orientales me fascinent, ainsi que sa façon d'instaurer un rituel avec le public, d'être dans une interaction constante avec lui. Ses improvisations mélodiques et sa joie à chanter la nostalgie participent de ma nécessité à construire cette proposition personnelle.

*Al Atlal* signifie *Les Ruines*. Il raconte les vestiges d'un amour et le rêve d'un pays perdu. Il résonne en moi, et je demande à l'écrivain et dramaturge Wajdi Mouawad d'échanger et mettre en dialogue avec ce poème, avec ce chant une dramaturgie qui comprendrait des lettres adressées à ma mère, des témoignages de personnes qui ont vécu l'exil.

Je commencerai à chanter *Al Atlal* pour ces témoins, grâce à eux.

Je chanterai le pays perdu, les parents disparus, le plaisir et besoin de faire ressurgir ces souvenirs, ces odeurs sensuelles et érotiques.

On pourrait servir le café de ma mère, du thé à la menthe...

Depuis des années, je travaille avec Frédéric Fresson, pianiste et compositeur (avec qui nous avons créé notamment le spectacle *Les Sonnets de Shakespeare*). C'est à lui que je confierai la direction musicale. La musique de ce poème sera interprétée par un trio de musiciens multiinstrumentistes. Ces musiciens nous guident: Yousef Zayed, percussionniste et oudiste formé à la musique orientale et classique au conservatoire de Ramallah et Lucien Zerrad, musicien et producteur aimant croiser les musiques du monde. Des artistes avec lesquels échanger partager et inventer un terrain de jeu singulier.

Norah Krief

# Extrait du spectacle

## Lettre 1

Chère maman, Ma petite mère,

Comme j'aimerais te serrer encore dans mes bras, te caresser les cheveux. Je cherche la liberté, la poésie, la fantaisie que tu as toujours eues, mais je me sens pauvre et vaine.

Je te revois concasser au mortier ton café, le moudre fin comme de la farine tu me disais, le mettre dans ta *zazoua* sur le feu doux du *kanoun*, ajouter une goutte d'eau de fleur d'oranger; tout ça dans notre jardin de banlieue parisienne, devant la maison, à genou, soufflant sur les braises, ou remuant ton éventail tunisien, sifflotant, tranquille, à la recherche de sensations de plaisir. Tu restais concentrée, surveillant avec vigilance le frémissement de ton café qui dégageait un arôme de noisette grillée. Et c'était long, ça bouillait lentement, tu retirais, tu remettais la *zazoua* sur le feu tout en écoutant ta musique orientale sur le tourne-disque de la maison.

Parfois tu t'allongais sur l'herbe, et tu rêvais bercée par ces chants arabes qui s'échappaient des fenêtres grandes ouvertes du pavillon.

Ô maman, chère maman, j'étais trop jeune pour comprendre ce que représentait pour toi ce moment qui s'étirait dans l'après-midi, tu écoutais pendant des heures ces chansons et tu vivais ailleurs dans un monde sans vraiment m'y inviter.

Le pays perdu, les regrets, l'amour perdu, cette nostalgie et ces mélodies orientales, cela ne me parlait pas.

Cette langue, l'arabe, diffusée pour moi, à plein volume dans le jardin, m'agressait. Je ne la comprenais pas et je la rejetais. J'avais honte au plus profond de moi, et je cherchais surtout comment faire avec le regard des voisins. Ça c'était fondamental.

Reviens maman ! J'aurais dû apprendre l'arabe avec toi !

Je n'ai pas voulu, je n'ai pas pu, ça me dégouttait, l'arabe me faisait peur, je te disais ça m'angoisse, ça m'angoisse

Le saule pleureur, cet arbre gigantesque qui trônait au milieu du petit jardin, c'est pour lui que tu as voulu habiter ce petit pavillon, il te rappelait ton laurier rose de la maison de Tunis.

Et bien, un jour d'automne, cet arbre perdait ses milliers de feuilles, et les voisins avaient sonné chez nous un matin, tu te souviens ?

Ils disaient que les feuilles tombaient sur leurs voi-

tures et les oxydaient. Alors je jetais un coup d'œil sur leurs voitures et j'essayais d'empêcher de toutes mes forces les petites feuilles de tomber là où il ne fallait pas. Et un soir que je rentrais de l'école, le jardin était encombré de toutes les branches du saule. C'était les voisins qui les avaient coupées puis jetées dans notre jardin. C'était devenu comme une forêt dans laquelle j'ai dû me glisser pour atteindre la porte. Et j'ai fini par te voir à travers cette forêt, assise sur un bout de branche, sirotant ton café. Tu m'as dit : – *Laisse courir, on fait avec*. Et moi je ne voulais pas faire avec, c'était impossible, je voulais qu'on soit comme les autres, maman. Ton arbre cela faisait longtemps que l'on nous disait qu'il dépassait trop, qu'il débordait, qu'il en imposait. Et le voilà devenu comme un mât, tout riquiqui, et nous immobilisés à terre, par l'abondance de ses branches. Moi je me demandais comment j'allais retourner à l'école à côté... Tout le monde avait vu la punition qui nous avait humilié, à ne pas respecter les réglementations.

Et puis tu n'as jamais voulu mettre les rideaux transparents blancs!... Pourquoi ?

On aurait dû aller chercher le tissu, poser les tringles, aller chercher les anneaux, un temps considérable. Ces rideaux blancs que tout le monde avait !

Et cette musique arabe qui gémissait, qui hurlait de la fenêtre ouverte. Reviens maman ! J'ai oublié de l'apprendre l'arabe avec toi !

Je n'ai pas voulu

Reviens un peu maman, j'ai oublié d'apprendre le couscous aussi, avec toi

Comme tu le faisais bien, pourtant je me souviens je t'aidais parfois, tu me disais *on va mettre les épices*, le curcumin, *on va préparer la kemia*, c'était trop bon, avec les navets crus marinés dans le citron ; et la harissa, et la méchouia avec les poivrons grillés dans la braise du *kanoun*. Les patatas *bel kamoun*. Mais il ne me reste plus rien de tout ça, je suis nulle, nulle. Je ne sais rien faire, même pas ton café et la *zezoua* est toute rouillée. Il y a des toiles d'araignées dedans, elle est dans la cave, et le vieux *kanoun*, il est dans la cave aussi.

Et maintenant j'ai envie de chanter en arabe !

Et quand je fredonne la chanson *Al Atlal*, que tu chantais dans le jardin, ma sœur me dit

– *Qu'est-ce que tu es occidentale !*

Ma petite mère j'ai envie d'être dans le jardin avec toi, avec le *kanoun*, quand tu mets les braises, maman.

J'espère que je ne t'ai pas blessée, mais je voulais tellement être française, pour que l'on ne puisse pas se moquer de nous.

À l'école, j'entendais : – *Oh, c'est sale chez les Krief, il n'y a pas de rideaux.*

Et maintenant je vais apprendre l'arabe, avec mon accent occidental, comme le dit ma sœur. Mais peut-être c'est trop tard, je n'y arrive pas, j'ai tellement voulu m'intégrer.

*Aâ'tini 'hourryati oua 'tli' kya dayya, rends moi ma liberté, lâche mes mains, tu chantais.*

*Je t'ai tout donné, il ne me reste plus rien, tu chantais la séparation, la perte du pays, ta Tunisie, ta nostalgie. C'est ta chanson Al Atlal !*

Ô maman, je t'ai forcée à mettre les rideaux, comme les voisins, les rideaux de banlieue. Reviens maman, j'ai oublié d'apprendre l'arabe avec toi *Ya fouaadi, ô mon cœur, ou est passé notre amour...*

Je n'arrive pas avec le quart de ton : je l'entends, je crois, mais je n'arrive pas à le chanter

Perdu le pays, le mari et le fils. Pourquoi cette solitude, l'isolement ?

Comment te réveillais-tu le matin ? Et comment marcher dans la rue avec l'espoir ?

Maman, tu ne veux pas revenir pour m'apprendre à rêver sous le saule pleureur ? Je veux retourner dans le jardin de Wissous... et boire ton café plein de marc amer et d'eau de fleur d'oranger et écouter Oum Kalsoum à plein tube.

Tu sais j'ai un ami libanais qui m'a dit avoir fait la connaissance d'une juive orientale. Lorsqu'il a rencontré les parents de cette jeune fille, il s'est senti comme un étranger. Et l'unique lien qui les a rapprochés et réunis a été le chant d'Oum Kalsoum et la poésie d'Abdel Wahab.

Chère maman, comme tu me manques !

J'ai besoin de t'écrire et t'écrire encore, en sachant que je n'aurai jamais de réponse.

**Norah**

## Lettre 2

Chère maman,

J'ai demandé à un ami de passer devant le 35 rue Éric Morlet devant notre maison de banlieue.

Eh bien, le saule n'est plus là, du tout, ils ont réussi à le déraciner..., ils ont dû faire appel à un engin spécial; il était tellement gigantesque, le jardin est un parking maintenant.

J'ai vu sur les photos, il y a du gravier partout, à la place du saule il y a leur voiture,

Et tu sais quoi maman, aux fenêtres, j'ai vu sur les photos, il y a des rideaux, oui, Maman, des rideaux, les fameux rideaux que je voulais absolument que tu poses aux fenêtres, et bien maintenant il y en a, c'est comme chez les autres maintenant, exactement, pareil !

Ô maman pardonne! Pardonne! J'ai honte de ne pas avoir été fière!

Tu me manques, j'ai peur de ce monde, de ce monde qui arrive, très vite, qui me submerge.

Qui m'opprime qui m'empêche de prendre le temps, ce temps qui s'étirait dans l'après-midi.

Ce temps du café, et ce temps des chansons, ce temps de la nostalgie, ce temps où tu discutais avec les amis, Ali qui habitait au rez-de-chaussée de la maison.

Avec sa barbe et son luth, tu l'hébergeais au rez-de-chaussée... Sa radio était toujours allumée.

Et on entendait l'arabe, avec des grésillements, j'avais honte avec les voisins, oui encore, maman, honte, oui, j'avais honte.

Ce temps où tu paraissais détendue, mais où tu avais le cœur serré. Un pincement au cœur. Déchirée tu étais, entre la Tunisie et la France, écartelée, entre un couscous et une béchamel, perdue, entre l'arabe et le français. Et tu me disais, je me souviens maintenant, tu me disais *je suis en miettes. Je suis en miettes, je suis en miettes*, tu disais... tu disais *il faut que je recolle les morceaux, j'ai dû prendre un vaisseau spatial pour aller d'une planète à une autre*. Voilà ce que tu disais maman.

Tu étais dans un temps d'exilé, un temps, tu étais en suspens, toi. Toi ma maman.

Un jour tu m'as dit: *on est des juifs Tunisiens, des juifs de Tunis et il ne faut pas en avoir honte, tu sais Norah, ton père et ta mère juifs de Tunis et mamie, le couscous, elle roulait elle-même la semoule!* Oui d'accord, mais moi je ne sais pas rouler la semoule. Maman, j'avais si peur de rester trop longtemps avec toi, j'avais peur partager trop de choses avec toi, parce que c'était pas mon monde, ton monde, c'était pas mon monde maman.

Ton monde c'était entre la Tunisie et la France, et papa c'était pareil! Moi, je ne devais pas être confronté à ce choc, qui te rendait si fragile. Toi et papa, vous étiez fragiles. Vous étiez vulnérables.

Un jour de rentrée à l'école, je devais avoir neuf ans, j'étais terrorisée, comme tous les enfants, les maîtresses faisaient l'appel, et j'avais peur. À chacun des noms, il fallait se lever et dire présent. À Krief, je me suis levée, j'avais une petite robe avec des petites socquettes blanches.

Et des petits souliers vernis noirs. Il fallait se lever, et je me suis sentie tellement étrangère, tellement décalée, et je t'en voulais de m'acheter des habits comme ça,

Et puis, un autre jour, cette maîtresse avait dit tout fort, devant tout le monde, elle avait crié sur moi, j'avais dû être un peu dissipée, elle avait hurlé en me disant *Hé vous la fille des cavernes!* Je ne te l'ai jamais dit Maman ça. Je l'ai gardé pour moi toute seule. J'avais peur que tu ailles te plaindre...

Et puis, je me suis aplati les cheveux avec de l'eau, je les peignais jusqu'à ce que les boucles et l'épaisseur disparaissent de ces cheveux noirs indisciplinés, je les détestais. Et je me détestais.

Je t'en voulais, je ne te l'ai jamais dit... Mais oui, je t'en voulais. Je ne te parlais plus...

Oh pardonne-moi! Pardonne.

Norah

# Oum Kalsoum

Chanteuse, musicienne et actrice égyptienne, elle naît en 1898 et meurt en 1975 au Caire. Surnommée l'« Astre d'Orient », elle est considérée comme la plus grande chanteuse du monde arabe. En 1922, elle se produit pour la première fois au Caire et c'est un triomphe. Très vite les tournées internationales s'enchaînent ; ses premiers concerts dans un pays occidental, en l'occurrence en France à l'Olympia en 1967, sont devenus mythiques. Oum Kalsoum chante la religion, l'amour et la nation égyptienne et de nombreux poètes ont écrit pour elle. La diva reste également dans les cœurs comme la « Cantatrice du peuple », s'investissant dans des œuvres caritatives en faveur des plus déshérités. Revendiquant ses propres origines paysannes, la chanteuse a toujours vécu sans ostentation, souhaitant rester proche de la majorité de ses compatriotes.

# Norah Krief

Comédienne et chanteuse, elle découvre le plaisir de chanter en croisant la route de Yann-Joël Collin au moment de la création de *Henri IV* au Festival d'Avignon. Dès lors, le chant occupera une place aussi importante que celle du théâtre dans sa carrière. Elle constitue un groupe avec Frédéric Fresson, pianiste-compositeur, un bassiste et un batteur-accordéoniste, groupe avec lequel elle réalise le disque *Les Sonnets d'après Shakespeare*, aboutissement d'une longue tournée. De sa collaboration avec François Morel naîtra le récital *La Tête ailleurs*. Membre du collectif artistique de La Comédie de Valence depuis 2010, elle participe à ses créations. En 2014, elle crée une nouvelle version des *Sonnets* sous la direction artistique de Richard Brunel. Elle sera en tournée, cette saison, avec *Le Malade imaginaire*, mis en scène par Michel Didym.

# Informations pratiques

## Le TNP

8 Place Lazare-Goujon,  
69627 Villeurbanne cedex  
04 78 03 30 30  
tnp-villeurbanne.com

## Calendrier des représentations salle Jean-Bouise

Décembre 2017 — Mercredi 6, jeudi 7,  
vendredi 8, samedi 9, mardi 12, mercredi 13,  
jeudi 14, vendredi 15, samedi 16, mardi 19,  
mercredi 20, jeudi 21, vendredi 22, samedi 23,  
à 20 h 30

Dimanches 10, 17, à 16 h 00

## Location ouverte

Prix des places :

25 € plein tarif ;

19 € tarif spécifique : retraités, adultes groupe\*

14 € tarif réduit : moins de 30 ans,

étudiants, demandeurs d'emploi, bénéficiaires  
de la CMU, professionnels du spectacle, personnes  
non-imposables, RSA, AAH ; Villeurbannais  
(travaillant ou résidant).

\* Les tarifs groupe sont applicables à partir  
de 8 personnes aux mêmes spectacles et  
aux mêmes dates.

Renseignements et location 04 78 03 30 00  
ettnp-villeurbanne.com

## Accès au TNP

L'accès avec les TCL

Métro : ligne A, arrêt Gratte-Ciel.

Bus : ligne C3, arrêt Paul-Verlaine, lignes 27, 69 et  
C26, arrêt Mairie de Villeurbanne.

Voiture : prendre le cours Émile-Zola jusqu'au  
quartier Gratte-Ciel, suivre la direction Hôtel de  
Ville.

Par le périphérique, sortie « Villeurbanne  
Cusset / Gratte-Ciel ».

Le parking Hôtel de Ville. Tarif préférentiel : forfait  
de 3,00 € pour quatre heures.

À acheter le soir-même, avant ou après la  
représentation, au vestiaire.

Une invitation au covoiturage

Rendez-vous sur [www.covoiturage-grandlyon.com](http://www.covoiturage-grandlyon.com)  
qui vous permettra de trouver conducteurs  
ou passagers.

Station Velo'v N°10027, Mairie de Villeurbanne,  
avenue Aristide-Briand, en face de la mairie.



un événement  
Télérama

